

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item10. Val-Richer. Dimanche 23 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

10. Val-Richer, Dimanche 23 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Histoire \(France\)](#), [Mandat local](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants



[16. Stafford House, Samedi 29 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-07-23

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe ne suis pas encore sorti de la mauvaise veine. Je n'ai reçu ce matin qu'un mot du voyageur que vous avez envoyé chercher.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°33/49-51

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 60, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/205-210

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°10 Dimanche 23 Midi

Je ne suis pas encore sorti de la mauvaise veine. Je n'ai reçu ce matin qu'un mot du voyageur que vous avez envoyé chercher. Demain enfin, j'espère vous savoir tranquille, et le savoir de vous. J'en ai grand besoin. Et quand j'aurai reçu votre prochaine lettre j'aurai grand besoin de celles qui suivront. Je les attendrai presque avec la même impatience. Car vous êtes souffrante, très souffrante. mon voyageur me le dit. Vous étiez déjà souffrante avant cette déplorable agitation. L'avez-vous toujours été depuis votre arrivée en Angleterre ? Sentez-vous que vous le soyez, au fond, à part tout accident ? Dites-moi exactement ce qui en est. Vous m'aviez promis de me revenir reposée, engraisée.

Ah, que tout est fragile autour de nous ! Nous vivons sur le penchant d'un abyme, toujours près d'y voir tomber ce que nous avons saisi, ce que nous retenons avec le plus d'ardeur. J'ai perdu, tout-à-fait perdu le sentiment de la sécurité ; je n'espère plus qu'avec inquiétude. Je ne jouis plus qu'avec tremblement. On dit que les marins s'accoutument aux tempêtes si bien que le vent le plus violent ne trouble plus leur sommeil ; Mais mon âme au lieu de s'affermir s'est ébranlée par les épreuves, dans le souffle le plus léger, j'entends un affreux orage ; dans le moindre incident, je vois le dernier malheur. Et pourtant mes joies, ces joies si menacées me sont plus chères, plus nécessaires que jamais !

5 heures

J'ai eu des visites toute la matinée, un raout de campagne. Le Dimanche, ma porte est ouverte à tout venant. Je l'ai formellement annoncé pour qu'on me ménageât dans la semaine, et j'espère qu'on me ménagera. un peu en effet. Je vis ici à l'état de bête curieuse, mais de bête curieuse dont on n'approche qu'avec quelque respect. J'ai parcouru aujourd'hui une longue échelle sociale, depuis des laboureurs jusqu'au marquis, moral de Portes, propriétaire du beau château de Fervaques, l'une des terres qu'habitait alternativement Sully, & où l'on conserve encore religieusement la chambre et le lit d'Henri 4.

Je prends, à voir l'homme à tous les étages, un plaisir sérieux et que je rechercherais à dessein, s'il ne me venait pas naturellement. Quand on vit toujours au même niveau dans la même sphère; elle devient comme une prison où l'esprit s'enferme et hors de laquelle il ne sait plus rien voir, ne comprend plus rien. Il faut aller, venir, monter, descendre. Le genre humain est un territoire très varié, très accidenté, comme on dit aujourd'hui. On n'y peut marcher d'un pas ferme, on s'y égare à chaque instant, si on ne l'a pas parcouru en tous sens et vu sous tous les aspects. Par instinct, par goût, je ne suis pas très propre à ces relations, à ces conversations de toute sorte ; mais l'expérience, m'en a démontré la nécessité, et

ce que je crois nécessaire me devient bientôt presque naturel. Et puis j'ai pour la créature humaine en général sous quelques traits qu'elle m'apparaisse, un fond de sympathie. Je la considère au premier moment avec curiosité, au second avec un intérêt qui a quelque chose de l'affection. Je me préoccupe de ce qu'elle pense, de ce qu'elle sent de tout son état intellectuel et moral. Je m'inquiète de ses destinées. Il me semble toujours que, si j'essayais, si j'avais le temps, je pourrais quelque chose sur elle, pour elle ; et la communication la plus éphémère m'a quelques fois fait rêver bien des heures à la personne, très insignifiante d'ailleurs, avec qui je l'avais eue.

A la vérité, dans les rapports de ce genre ce n'est jamais à moi que je pense, ni de moi qu'il s'agit. Pour que j'entre moi-même en jeu, pour que je me sente personnellement intéressé dans une relation humaine, il faut qu'elle satisfasse aux conditions les plus élevées, qu'elle réponde à des exigences infinies. Je deviens alors aussi difficile que je suis coulant et complaisant dans le train commun de la vie. Je me prête volontiers aux hommes dans leur intérêt et sans attendre grand chose d'eux. Mais pour me donner, je veux que tous mes désirs, toutes mes ambitions soient comblées, et au delà. Vous voyez, Madame, que moi aussi, je vous parle de moi. Parlez-moi donc toujours de vous et toujours davantage. Vous ne trouverez jamais rien qui me plaise autant.

Lundi midi

Pas de lettre de vous encore ce matin. Je n'ose me plaindre ; mais je vais attendre demain comme je pourrai. Je n'aurai un moment de repos que lorsque je vous saurai calme et moins souffrante.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 10. Val-Richer, Dimanche 23 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-23.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 29/11/2023 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/892>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur60

Date précise de la lettreDimanche 23 juillet 1837

HeureMidi

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 29/11/2022